

Cahiers de

l'humanisme libertaire



REVUE MENSUELLE D'ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

AVRIL 1975 — Nouvelle série — N° 215 — 19^e année — ABONNEMENT ANNUEL : 25 F. — LE NUMERO : 1,75 F.

JOURNÉES D'ÉTUDE

Nos JOURNÉES D'ÉTUDE qui auront lieu le samedi 10 mai et le dimanche 11 mai se tiendront dans le local situé au premier étage du 79, rue Saint-Denis (métro Châtelet ou Etienne Marcel).

Les sujets traités seront :

Samedi 10 mai :

- 9 h. 30 : Analyse historique et critique du mouvement libertaire.
- 13 h. 30 : Méthodes de lutte pour la transformation sociale.
- 16 h. 15 : Syndicats et transformation sociale.
- 20 h. 30 : Crise de civilisation et attitude à observer.

Dimanche 11 mai :

- 9 h. 30 : Prise de contact des abonnés aux **Cahiers**, et échange de vues correspondant.
- 13 h. 30 : Le phénomène marxiste.
- 16 h. : La lutte contre l'étatisme.
- 20 h. 30 : Orientations pour l'avenir, la civilisation libertaire.

Prière à ceux qui voudront entrer en correspondance pour leur éventuelle participation à ces Journées, d'écrire à Michel Ferras, 5, square Dunant, 93260 Les Lilas.

Il s'agit, répétons-le, de Journées d'études, avec un programme de travail bien établi, et non d'improvisations plus ou moins fantaisistes ou de discussions oiseuses sur des sujets qui n'ont rien à voir avec les grands problèmes qui se posent à notre époque, et qui intéressent l'avenir de l'humanité. Nous éviterons donc, les palabres qui n'ajouteraient rien à notre pensée et, par voie de conséquence, au mouvement que nous nous efforçons de constituer.

D'ores et déjà nous comptons sur diffé-

rents rapporteurs sur les sujets énumérés.

Ce numéro spécial pour lequel nous adressons nos remerciements à nos collaborateurs, doit contribuer à orienter nos travaux et à établir les grandes lignes que guideront notre recherche et nos activités immédiates et futures.

NOUS DONNONS DONC RENDEZ-VOUS A NOS AMIS, NOS ABONNES DES CAHIERS ET A CEUX, INCONNUS, QUI APPROUVENT NOTRE EFFORT, ET S'INTERESSENT A SON SUCCES.

OÙ VA LA CHINE ?

LUDWIG

En lançant sa Grande Révolution culturelle » à l'assaut du Parti communiste dont il était le chef — il fallait le faire ! — Mao Tzö-tong cherchait en 1966 à ressaisir le pouvoir effectif qui lui échappait. Il y réussit au-delà de toute espérance. Débordé sur sa gauche par d'incontrôlables « anarchistes », il dut faire appel à l'armée pour endiguer le raz-de-marée. Finalement, les anciens bureaucrates chassés par les Gardes rouges furent pour la plupart réinstallés en douce, un à un. Et on revint en somme à la politique de LIEO Chao-ts'i, l'ex-président de la République, désigné comme bouc émissaire et sacrifié à la vindicte populaire. Pour ce qui est des buts déclarés de la prétendue « Révolution culturelle », résultats pratiquement nuls. Le peuple, une fois de plus, était cocu. En revanche, d'incalculables destructions, des victimes humaines par milliers et une incroyable vague de crétinisme. On détruisait des jardins : les fleurs c'est bourgeois, sauf cultivées par des prolétaires. Les intellectuels aussi respectables qu'éminents, entraînés dans la boue, furent acculés au suicide. Ce fut le cas du grand écrivain Lao-chö, pourtant entièrement de cœur avec la Révolution. « Quel imbécile ! » entendit-on en guise d'oraison funèbre. Le plus grave est l'arrêt total de toute vie intellectuelle. Plus rien de nouveau n'est publié. Des nombreuses revues qui existaient avant 1966, il n'en reste que deux ou trois. Les gens qui écrivaient ont été envoyés aux champs aux fins de « rééducation » ou tout simplement n'osent plus prendre la plume.

Mais on ne joue pas impunément avec le feu. Les foules semblent avoir perdu le respect du Parti et de l'Etat, que les communistes avaient su en quelque sorte diviniser. Ce pourrait être le principal résultat positif de cette « Révolution culturelle ».

A présent, la situation, sur la scène politique, se caractérise en gros par une lutte acharnée entre une « gauche » et une « droite », soit le clan extrémiste tirant notamment ses forces des ouvriers de Shanghai, et la caste bureaucratique remise en selle à l'issue de la « Révolution culturelle ». Le premier a pour chef de file KIAN



Ts'ing, la femme de MAO Tzô-tong, la seconde le Premier ministre TCHOW En-lai.

La position de ce dernier, fort menacée récemment, semble en voie de rétablissement. Le vieux renard, incomparable manœuvrier, qui a toujours su se maintenir à la crête des vagues, s'étant fort opportunément découvert une maladie, se réfugia à l'hôpital, d'où il continue à tirer les ficelles. La grande supériorité de cet ancien ouvrier en France, face à des adversaires ignorants des choses du monde, est de comprendre l'Occident et d'avoir des clartés de tout. Au fond, plutôt qu'un conflit de programmes politiques, il s'agit surtout d'une rivalité pour le pouvoir.

Pendant la « Révolution culturelle » des représentants de l'armée avaient été placés dans toutes les entreprises, écoles, etc. pour en prendre la tête. Depuis la fin des troubles, ces représentants ont été retirés. Mais l'armée n'en reste pas moins l'arbitre de la situation. Le clan dit extrémiste a vu le danger, et pour y parer a fait ordonner la constitution de milices populaires. Jusqu'à maintenant, en présence de MAO, dont tout le monde se réclame, le jeu est feutré. Mais dès sa disparition, les hostilités risquent de se déchaîner. Or il a 81 ans et sa santé décline rapidement. Il faut donc s'attendre, à plus ou moins bref délai, à une période prolongée d'affrontements sanglants et peut-être à une dictature militaire qui changerait sans doute peu de chose à la tyrannie actuelle.

Des mouvements populaires sont-ils à prévoir ? Plus qu'improbables de la part de la docile population de Pékin et du nord de la Chine, ils sont toujours possibles au sud dans les grands centres de Shanghai (10 millions d'habitants), de Wou-hann (réunissant les villes de Wou-tch'an, de Hann-k'ow et de Hann-yan) et de Canton. Le mouvement qui renversa la dynastie mandchoue (1911) prit naissance à Wou-hann, celui qui institua la République du Kouo-min-tang (1927) naquit à Canton, plusieurs autres dont la Révolution culturelle (1965) débutèrent à Shanghai.

Quel pourrait être l'objectif de tels mouvements ? Tout d'abord faire sauter la chape de plomb du Parti qui écrase les esprits, arracher quelques libertés. Mais il ne faut pas oublier que dans tous les pays où règne le pouvoir à l'asiatique, c'est-à-dire l'arbitraire despotique (comme en U.R.S.S.), l'individu n'a aucun droit, aucun recours. La démocratie y est une notion sinon inconnue, du moins entièrement détournée de son sens. Si pendant la première moitié de ce siècle les idées libertaires furent fort répandues parmi les intellectuels chinois, elles se fixaient surtout sur le fédéralisme proudhonien et l'autonomie des districts. Pour l'instant cela paraît carrément inactuel. Tout au plus arrivera-t-on à imposer le respect des particularismes des provinces, ce qui, dans un pays grand comme l'Europe, paraît la moindre des choses.

Il est incontestable que les ouvriers chinois ont grandement bénéficié de la Révolution et généralement atteint des conditions de vie tolérables. Là où ils sont en forte concentration, comme à Shanghai, ils sont à la pointe des luttes sociales. Mais les paysans forment toujours les quatre cinquièmes de la population de cet immense pays. L'histoire du paysan chinois est un long calvaire. Jusqu'à ces dernières dizaines

L'ERREUR INDIVIDUALISTE

par Paul GILLE

Nous reproduisons un texte inédit en France, de Paul Gille, mort il y a environ vingt-cinq ans, et, avec Ernestan (1), le penseur libertaire le plus vigoureux de Belgique. Le sujet étant toujours d'actualité, et déterminant les conceptions et les pratiques éthiques qui doivent être les nôtres, nous en croyons utiles la lecture et la méditation.

Comme l'a écrit Alfred Fouillée (1), commentant l'œuvre admirable de M. Guyau (2) : « Le système nerveux ne se conçoit plus aujourd'hui que comme le siège de phénomènes dont le principe dépasse de beaucoup l'organisme individuel : la solidarité domine l'individualité. Il est aussi difficile de circonscrire dans un corps vivant une émotion esthétique, morale, religieuse, que de la chaleur ou de l'électricité, les phénomènes physiques et intellectuels sont également expansifs et contagieux ». En un mot, pour reprendre une phrase de Guyau lui-même, « l'individu, que l'on considérerait comme isolé, enfermé dans son mécanisme solitaire, est apparu comme essentiellement pénétrable aux influences d'autrui, solidaire des autres consciences, déterminable par des sentiments impersonnels (3). »

d'années, de terribles famines effaçaient de la carte des populations de territoires entiers. C'est un fait que depuis le pouvoir communiste, on ne meurt plus (littéralement) de faim. Mais on la saute. Le paysan, en effet, est rationné comme les citadins, sans pouvoir comme celui-ci profiter d'une certaine diversité de produits en supplément. Est-il seulement libre de manger les œufs de ses poules ? Ne parlons pas de la classe intellectuelle : elle est pratiquement anéantie. Il va de soi que malgré la secousse de 1966-68 la classe bureaucratique est la plus prospère. Elle jouit de nombreux privilèges. Simon LEYS, dans son ouvrage *Ombres chinoises* qui vient de paraître (Collection 10/18), nous informe que la hiérarchie bureaucratique chinoise ne comprend pas moins de 30 échelons et les privilèges de chaque échelon sont minutieusement réglés.

Tous ceux qui s'intéressent à la Chine ne doivent pas manquer ce petit livre très vivant où la Chine actuelle est allégrement décortiquée sur le vif avec une précision implacable. L'auteur est du reste un sinologue de premier ordre, connaissant à fond la langue et la littérature, et sachant voir, à la différence de ces touristes qui, s'étant laissé mener par le bout du nez, nous assènent un gros bouquin après deux ou trois semaines passées là-bas. Nous savons par Simon LEYS que ces tours ne sont que mise en scène et poudre aux yeux. Avis aux candidats touristes ! Sauraient-ils lire le chinois, cela ne leur sera pas d'un grand secours, toute presse locale leur étant rigoureusement interdite. Seuls leur sont accessibles les deux grands quotidiens de Pékin, affiches de propagande du gouvernement, sans faits nus.

Ombres chinoises nous entretient de bien d'autres tares du régime maoïste, comme de l'hystérie de secret d'Etat. Il est de fait que bien des gens en Chine doivent cacher même à leurs plus proches parents, la nature de leurs occupations.

Toujours le secret d'Etat ! Empêcher à tout prix que l'ennemi, c'est-à-dire l'étranger, n'ait l'occasion de se réjouir des malheurs de la patrie.

« Il faut vivre sa vie », nous ont répété à l'envi comme un leit-motiv, les chantres de l'individualisme. — Mais à quoi rime cette formule ? A quoi répond dans l'état actuel de nos connaissances, ce cliché qui peut sans doute satisfaire l'innombrable tribu des logophages, mais qui n'a, par contre, aucun sens, aucun sens acceptable, pour qui cherche et scrute, consciencieusement, la réalité sous les mots, et sait que « dans la nature comme dans la société humaine, qui n'est autre chose que cette même nature, tout ce qui vit ne vit, écrivait Bakounine, qu'à la condition suprême d'intervenir, de la manière la plus positive et aussi puissamment que sa nature le comporte, dans la vie des autres » ?

Oui, « la liberté même de chaque individu, comme le dit très justement Malatesta, n'est que la résultante, reproduite continuellement, de cette masse d'influences matérielles, intellectuelles et morales exercées sur lui par tous les individus qui l'entourent, par la société au milieu de laquelle il naît, se développe et meurt. Vouloir échapper à cette influence au moyen d'une liberté transcendante, divine, absolument égoïste et suffisante à elle-même, est la tendance au non-être ; vouloir renoncer à l'exercer sur les autres, signifie renoncer à toute action sociale, à l'expression même de ses pensées et de ses sentiments et se résout aussi dans le non-être. Cette indépendance, tant louée par les idéalistes et métaphysiciens, et la liberté individuelle, conçue en ce sens, sont donc le néant. »

Comment, dès lors, ne pas qualifier, avec Bakounine, de « sophistes » et de « sots » ceux qui ignorent les lois naturelles et sociales de la solidarité humaine au point d'imaginer qu'une absolue indépendance des individus et des masses soit une chose possible » et arrivent ainsi à faire de l'égoïsme la loi suprême de la vie ? »

*
* *

Utopie donc, et illusion pure, idéal irréalisable, contre nature, malsain, que l'isolement individualiste et le culte de l'Egoïsme, le culte du Moi. Idéal qui ne peut se traduire dans la pratique que par le rétrécissement de soi-même, par l'atrophie de la sensibilité et la défaillance de la raison, organe d'ajustement de notre activité.

Notre époque, comme le prévoyait M. Guyau, s'est signalée « par des découvertes dans le monde moral aussi importantes que celles de Newton et de Laplace dans le monde sidéral : celles de l'attraction des sensibilités et des volontés, de la solidarité des intelligences, de la pénétrabilité des consciences ».

Et les atomes eux-mêmes, ainsi que le soulignait récemment M. Mie dans une remarquable étude publiée par la revue Scientia, les atomes, cessant d'être, selon la conception de l'Atomisme antique (qui était naguère encore celle de l'Atomisme contemporain) des corpuscules nettement limités et bien distincts, séparés par un espace vide, sont devenus, aux yeux de la physique expérimentale, tablant sur des faits probants, de véritables concrétions de l'éther, qui les unit sans hiatus, et les fait communiquer entre eux.

A la conception individualiste et absolutiste du monde, — simpliste et chaotique, — s'est substituée ainsi une conception organiciste, qui, à côté de la loi d'autonomie, mise en évidence par Galilée, retrouve et reconnaît partout l'action, inéluctable, de la solidarité universelle..

L'homme, désormais, n'apparaît plus comme une unité simple, comme un absolu ne relevant que de lui-même, mais comme un être composite (4) autonome, certes, et personnel, mais relié, rattaché organiquement, par mille liens naturels, profonds, indéfectibles, à tous ses pères et faisant, en quelque sorte, corps avec eux. Terme ultime de la série des vertèbres, le développement normal de son système nerveux fait de lui le plus communicatif et le plus réceptif des êtres pensants. L'épanouissement complet de son être n'est possible que dans la solidarité. Et l'Altruisme s'affirme, à côté de l'égoïsme, comme une loi de sa nature.

*
* *

La sophistication individualiste et les Institutions qui en résultent, le scepticisme à tous ses degrés et sous toutes ses formes, la phobie du non-moi, peuvent, évidemment, nous en avons la preuve sous les yeux, fausser cet équilibre normal de la nature humaine. Mais celle-ci n'en gardera pas moins ses virtualités foncières ; la solidarité organique que relie les hommes entre eux sera toujours génératrice de sympathie, de cette sympathie en quelque sorte physique qui fait qu'un œil sain, par exemple, en dehors de toute contagion, tend, comme le savent les physiologistes, à prendre l'unisson de son congénère malade ; la sensibilité morale, ainsi ne sera jamais complètement étouffée, ne sera jamais anéantie jusque dans ses sources, et l'amoralisme radical, de même que l'impossibilité ataraxique, resteront toujours de vaines imaginations de métaphysiciens. Le principe du « chacun pour soi » est au fond, on peut le dire, une absurdité psychologique.

Ce que nous apporte, en réalité, l'évolution actuelle des esprits, ce n'est nullement la ruine de tout sentiment moral ; ce n'est pas davantage « l'agonie morale » et le déchaînement désordonné des instincts ; ce n'est pas le règne de l'impulsion sans retenue ; — c'est le développement du libre examen et de l'autonomie, c'est-à-dire de la discipline personnelle ; c'est la conscience de la pluralité de l'âme et la suprématie de la raison discriminatrice de la raison qui ajuste l'action ; c'est l'avènement d'une morale naturelle, adogmatique, rationnelle, et vraiment humaine, aussi réfractaire au « chacun pour soi » de l'individualisme qu'aux injonctions tyranniques d'un solidarisme aveugle et inconsidéré.

Ce texte publié d'abord, le 1^{er} février 1928, par la revue belge *Le Flambeau*, fut présenté au public par un tiré à part. J'en donne ici une partie seulement, mais qui demeure bien représentative de la pensée de Gille.

Voici ci-après des titres de travaux de cet auteur :

« *Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine* » éd. par Alcan 1924,
et par L'Eglantine (Bruxelles 1930).

« *La grande métamorphose* », Presses universitaires de France.

Je signale, outre la brochure et article, dont je présente ici un large extrait les deux textes édités par mon ami Camille Mattart.

NOTRE FORCE MORALE

par Alfred LEPAPE

Dans un texte, qu'il consacrait à l'organisation de l'Internationale, Michel Bakounine écrivait que l'émancipation totale des travailleurs était non seulement une œuvre économique ou simplement matérielle, mais en même temps et au même degré une œuvre sociale, philosophique, et morale. Et dans le même texte, il ne manquait pas de récapituler les principes de l'Association internationale des travailleurs, parmi lesquels celui qui disait que « l'Association aussi bien que tous ses membres reconnaissent que la Vérité, la Justice, la Morale doivent être la base de leur conduite envers tous les hommes sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité. »

Kropotkine insistait sur le fait que « le sentiment de solidarité était le trait dominant de tous les animaux qui vivent en société », que la loi de l'entraide s'avérait facteur de progrès, insistant partout dans son œuvre sur la nécessité du développement d'une haute moralité dont il voyait dans la revendication libertaire de l'égalité dans les rapports mutuels, la meilleure réalisation et l'Anarchie même.

Paul Gille écrivait : « ... il n'y a pas de société humaine, il n'y a pas de vie sociale supérieure, sans honnêteté. Le scepticisme individualiste n'y fera rien ; l'amoralisme, la canaillerie et le machiavélisme, érigés en principes occultes de vie peuvent triompher passagèrement, mais jamais une vie sociale durable, jamais une vie sociale véritable, n'en sortira. Celle-ci n'existe et ne prend force que par l'honnêteté, par la confiance fondée et réciproque, par la solidarité sincère qui en résulte.

« La conception de l'honnêteté peut, sans doute, évoluer, se perfectionner, se hausser, en s'amplifiant, jusqu'à la conception de l'intégrité humaine, mais elle reste, avec l'idée de justice et de droit, dont elle est la sœur jumelle, le principe organique et le nœud vital de toute association humaine, de toute solidarité consentie. »

Toute la pensée socialiste libertaire se caractérise essentiellement par de telles préoccupations morales, avec pour commencer, celle de la volonté d'organiser une vie nouvelle plus humaine, plus fraternelle, de remplacer des rapports mutuels antagonistes, égoïstes, par d'autres bases sur une inter-solidarité se voulant tellement plus profonde.

Signalons également :

« *La pensée chinoise et son rôle dans la grande synthèse humaine* » (édité par un groupe de camarades espagnols de Belgique).

A. L.

(1) Alfred Fouillée : « La morale, l'art et la religion d'après Guyau », page 18.

2. Extrait de Guyau : « L'art au point de vue sociologique. Introduction ».

(3) On connaît la théorie cellulaire, entrevue par Raspail et aujourd'hui hors de conteste. On connaît moins peut-être la théorie du polyzoïsme, de l'immortel Durand de Gros, et son pendant psychologique, la théorie du polypshychisme.

Or, trop de gens présentent ou se représentent la pensée libertaire et la pratique qui en découle comme un amalgame désordonné de négativismes, d'absurdités, de défoulements, et de revendications de « libertés » illimitées où cette morale ne retrouve plus sa place, voire est condamnée. La caricature informe et impuissante d'une pensée, qui dans sa réalité oubliée demeure si valable, de tels présentations et comportements font le plus grand tort à notre mouvement.

La plus grande confusion règne. L'image que se fait le public de l'anarchisme n'est guère excellente. Bien au contraire ! Et ce public a parfaitement raison de condamner des « libertés » déliquescents et des débordements immoraux et insensés !

Mais voilà, ce public dans sa généralité ignore que tout ce brouillard, toute cette fantaisie, même pas comique, que tout cela n'est pas la réelle pensée libertaire, qui reste bien étrangère à ce magma. Il ignore la richesse incomparable d'une école de pensée dont les thèses s'avèrent aujourd'hui, et dès les origines, bien plus lumineuses et constructives que celles de doctrines mortes (mais tellement nocives) imposées aujourd'hui par des mouvements ou des dictatures, comme il ne sait pas, ce public, que les préoccupations de cette pensée libertaire sont le plus grand respect de l'homme, une profonde dignité et une recherche de la meilleure sociabilité possible.

Que dire lorsque les militants eux-mêmes, s'en tenant à des superficialités, ignorent les fondements de la conception dont ils se réclament ? Bien plus, abusés par « des sophismes et des propagandes, dont le marxisme n'est pas la moindre », ce public et ces militants en arrivent à rejeter la force morale, l'idée morale considérées comme non scientifiques, désuètes, non « dans le vent » — voire à les condamner.

La pensée se démontre comme ce qui fait la supériorité de l'homme sur l'animal et contrairement aux marxistes qui empoisonnent la pensée moderne par leurs faux postulats piégés et leur fausse dialectique, nous constatons, même si l'homme n'est pas un pur esprit et que par ailleurs jouent les influences des milieux et des situations, que cette pensée détermine elle-même les événements, les situations et les milieux. Ce fut une erreur mortelle de la part de Marx de ne considérer les influences qu'à sens unique.

« En niant la causalité de la conscience et de la volonté, il (Marx) méconnaît cette vérité biologique élémentaire que l'homme, être vivant, n'est pas purement passif, qu'il est doué d'activité, de mouvement propre, d'initiative ; il méconnaît cette vérité psychologique que toute action consciente est un « complexe » où intervient, comme source, comme facteur efficient, le facteur personnel, le facteur psychique... », écrit Paul Gille. (*Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine*).

L'économie, un prétendu fatalisme, ne peuvent pas tout expliquer, ne pouvant eux-mêmes se soustraire de l'influence de la volonté de l'homme, une volonté que la



conscience morale, selon son degré, et la valeur de son développement, oriente.

Nier le rôle de la conscience et de la volonté, c'est nier en même temps le caractère humain de l'homme, c'est l'abaisser à un niveau plus bas que celui d'une bête, chez qui existent nombre de sentiments complexes, c'est ne lui reconnaître que le rôle purement mécanique d'un robot, c'est oublier tout l'immense effort réfléchi, contrecarré souvent certes, mais permanent, de l'évolution de l'homme de l'état de gorille vers son humanité ; c'est dénier également tout psychisme de l'homme.

Certes, nous ne nierons pas la part de l'instinctif dans la nature humaine, mais nous y constaterons aussi l'évolution mentale avec des tendances évidentes vers plus d'humanisation, tendances dépendant donc de la conscience et de la volonté de l'homme.

Oui, la pensée socialiste libertaire, et je me réfère ici à ses sources authentiques, est faite de ces vérités scientifiques, de cette volonté humaniste.

Il serait impensable, honteux même, que nous continuions de négliger ces vérités premières, essence même de notre doctrine, laissant s'imposer par notre médiocrité, des dogmatismes bien peu scientifiques. Nous, libertaires, sommes les continuateurs d'une immense tâche. Partant de la connaissance de l'homme et de ses possibilités, poursuivant l'évolution et reconnaissant l'homme comme artisan de son destin, il s'agit de travailler à la marche vers une civilisation nouvelle, supérieure. L'évolution, individuelle et collective, de la conscience morale importe beaucoup en ce sens, tandis que le dogmatisme pseudo-scientifique des autoritaristes marxistes, autant que les revendications d'un « moi » égoïste et amoraliste, nous éloignent de l'intégration humaine.

« S'il est vrai que, jusqu'à ce jour, l'évolution de l'espèce humaine dans son ensemble a tendu à l'humanisation et à la civilisation, aucune logique ni aucune science ne demande que cette tendance soit une loi supra-humaine et que l'avènement du socialisme soit fatal. Celui-ci dépend uniquement de la conscience, de la capacité et de la volonté de l'homme, et c'est primordial de tous ceux qui se donnent la mission de promouvoir le socialisme » écrivait justement Ernestan.

Voilà la pensée morale et réellement scientifique qu'il importe de faire fructifier. Cela impose impérativement de renoncer à la superficialité, à la démagogie facile ; cela impose absolument d'en revenir à une logique inhérente ; cela impose, quant à la pratique, compétence et profonde sociabilité ; cela oblige à agir conséquemment à ce que dicte la conscience morale.

De quel droit pourrions-nous nous plaindre de l'échec et de la dénaturation idéologiques, si nous ne nous obligeons pas à cet effort d'approfondissement théorique et pragmatique, si nous ne nous astreignons pas à cette morale indispensable qui demeure, malgré ce que certains en pensent ; le meilleur et un dynamisme sûr ? Un tel humanisme agissant pourrait peut-être intéresser (je pense qu'il le ferait) ceux qui partent se soucient de cette évolution positive du monde où nous vivons.

*
* *

Nous compléterons cet article d'Alfred Lepape par les fragments suivants d'une lettre polémique qu'il avait

envoyée à un de ces apologistes de l'amoralité et, en conséquence, car les deux choses vont de pair, de la « liberté illimitée ».

« Les libertaires sociaux, je le répète, sont adversaires de l'abus de la liberté, abus nuisible là comme en toute chose, l'homme n'atteignant nullement la perfection. La liberté totale n'existe pas ; nous sommes soumis à toutes sortes de lois inhérentes ; naturelles physiques, économiques et sociales. Que ce soient les lois de l'équilibre, de la pesanteur, de la chaleur, de la composition chimique, les mécanismes de la circulation du sang, de la digestion et de l'assimilation des aliments, que ce soient la psychologie humaine, la circulation automobile, la nécessité du travail, les mécanismes de la production et de la répartition, l'organisation du travail, la fatigue, la vieillesse, nous sommes déjà terriblement limités par le naturel. Mais de plus, si nous, libertaires sociaux, avons dit liberté, nous savions que la seule liberté illimitée devient loi de la jungle où s'affronteraient les égoïsmes, les passions et où les faibles seraient écrasés, exploités ; pour empêcher les excès de cette liberté, sans frein, nous avons réclamé dès l'abord l'égalité que nous voulons réaliser dans le socialisme qui doit être l'organisation autonome de la société.

Cette organisation réclame la responsabilité de ses participants. Cette organisation doit être constructive. Nous sommes contre la liberté négative !

Il faut que cette organisation et les individus soient protégés par une défense sociale *indispensable* ! Que faire si un ignoble individu (ou un être taré) viole une enfant de dix ou douze ans ? Que faire lorsque des voyous attaquent, en bande, une personne âgée ? Des automobilistes en prennent à leur aise avec la sécurité des piétons et fauchent parfois sur les trottoirs (ils sont ivres aussi parfois) ! Certains préfèrent que ce soient les autres qui travaillent plutôt qu'eux ! Et que dire de la liberté d'entreprise et l'exploitation de l'ouvrier par le patron ? Ce sont des lois qui interdirent le travail des enfants (enfants de cinq ans parfois à une certaine époque) limitèrent les heures de travail, accordèrent des pensions... Est-ce que le chirurgien n'a pas des obligations strictes lorsqu'il travaille ? Et le boulanger peut-il employer des matières nocives ? Et le conducteur de train, d'autobus... ?

« Lorsque pendant la révolution espagnole, une assemblée syndicale décidait qu'un atelier qui n'était pas rentable devait être fermé, les camarades qui parasitaient dans cet atelier, devaient s'incliner. Il y avait discipline, il y avait même « autorité collective ». Tant pis pour ceux qui proferent la liberté d'exploiter les autres au nom de l'autonomie individuelle ou ce que l'on voudra », écrivait dernièrement Gaston Leval (« Les Cahiers de l'Humanisme Libertaire » n° 203-204, déc. 73-janv. 74, que je vous conseille de relire entièrement).

« L'Association aussi bien que tous ses membres reconnaissent que la Vérité, la Justice, la Morale doivent être la base de leur conduite envers tous les hommes sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité.

Enfin ils considèrent comme un devoir de réclamer les droits de l'homme et des citoyens, non seulement pour les membres de l'Association, mais encore pour quiconque accomplit ses devoirs. Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs, écri-

Nous avons en vente

Problèmes contemporains : **L'homme dans l'industrie**, par Jacques Bouyé. Une expérience passionnante par 5 000 ouvriers, par Laureano Riera. **Ballobar, une collectivité agraire en Espagne**, par Gaston Leval, 120 pages, 5 F.

Eléments d'éthique moderne, 105 pages, par Gaston Leval, 8,50 F.

Pratique du socialisme libertaire, 82 pages 7 F.

Le chemin du socialisme, 2 F.

Le monde nouveau, par Pierre Besnard, 6 F.

L'enfance en croix, par Gaston Leval, 224 pages, 7 F.

Psychanalyse du marxisme, par Mathilde Niel, 225 pages, franco, 13,90 F.

L'Humanisme Libertaire, par Gaston Leval, 48 pages de texte serré, franco, 7 F.

Des mots et des idées, par Roger Hagnauer, 275 pages, 22 F.

L'expression écrite et orale, nouvelle édition, par Roger Hagnauer, 25 F.

Bakounine et l'Etat marxiste, par Gaston Leval, franco 2 F.

La pensée de Bakounine, cahier spécial, ronéotypé, franco 1,25 F.

Fernand Pelloutier, par Maurice Foulon, 187 pages, franco 10 F.

Quelques études sociales, par le docteur Marc Pierrot, franco 10 F.

Ernestan. — Pages choisies, 190 pages, 7,50 F.

L'U.R.S.S., un Etat patron tout puissant, par Zemliak, 192 pages, franco 8,70 F.

Kronstadt 1921, par Alexandre Skirda, 32,50 F.

Espagne libertaire 36-39, par Gaston Leval, 35 F. franco.

vait Michel Bakounine (*L'organisation de l'Internationale, Almanach du Peuple* pour 1872).

Les libertaires sociaux sont pour la morale ! Car nous avons notre morale. Nous sommes partisans d'une défense sociale. Et nous possédons le droit de juger. Bien sûr, il ne faut pas nous faire dire ce que nous ne voulons pas dire, nous ne désirons pas devenir président de la Haute-Cour ou avocat général. Mais juger c'est aussi exprimer son opinion. Comment pourrions-nous dire qu'une société est mauvaise, si nous ne pouvions émettre un jugement ? De quel droit pourrions-nous stigmatiser ce que nous considérons mauvais si nous ne pouvions fonder un jugement ?

Nous avons non seulement le droit de dire que telle pratique, tel comportement, tel régime est mauvais, mais aussi celui de les condamner, de les combattre et de les mettre hors d'état de nuire, si possible. Et si nous arrivons à organiser un régime libertaire, il est nécessaire que les faibles y soient protégés contre les abus de certains individus, que l'égalité y soit assurée tout autant que le respect de chacun ?

Je maintiens qu'il nous faut nous démarquer de certaines fantaisies ou déviations qui ruinent l'anarchisme.

MAIS QU'EST-CE DONC QUE L'ANARCHIE ?

par Gaston LEVAL

Il faut se répéter jusqu'à l'écœurement. Heureusement, je suis de ceux qui n'abandonnent pas la lutte. De ceux qui, par conséquent, persistent, malgré toutes les difficultés, à défendre les conceptions que je crois les plus raisonnables, d'une part, et de l'autre, à mettre les points sur des i en ce qui concerne les erreurs qui ont été commises et le sont encore, dans ce qui s'appelle le mouvement anarchiste.

On sait que je combats l'emploi du mot anarchie, parce que ce mot est repoussé par l'immense majorité des gens, même de nombreuses personnes qui se posent des questions sur l'utilité de l'Etat, et sur la compatibilité de l'Etat et de la justice économique, que sa formulation soit celle de communisme — qui doit être libertaire ou de socialisme, qui ne peut être aussi que libertaire.

Pour qui ne savent qu'annoncer que ce vocable vient du grec, et signifie non gouvernement, c'est là une hérésie majeure, et qui me rend suspect. Le fait que je sois dans la lutte depuis soixante-trois ans, que je n'aie jamais cessé de combattre pour l'essentiel de ce qu'on appelle anarchie, que j'aie payé par des années de prison et bien d'autres épreuves mon attachement à la lutte, ne signifie rien pour ces gens. Il leur faut « le mot » que Proudhon, qui l'introduisait dans la philosophie politique, employait lui-même, dans le sens négatif, de désordre, de pagaye, de chaos (1). Plus encore : « le mot » qui est assimilé dans la langue française depuis le quatorzième siècle.

J'ai reproduit, dans cette revue, et il n'y a pas longtemps, un texte de Kropotkine qui déclare que ce mot avait été employé contre les antiautoritaires de la Première Internationale, par Marx et ses amis, qui voyaient en son emploi un moyen efficace de les décréditer, et que ceux-ci pour relever le gant, adoptèrent cette dénomination comme une réponse à un défi. J'ai dit, et je répète, que ce fut une énorme sottise de Proudhon, d'autant plus qu'il donnait en même temps des armes à ceux qui le combattaient ; et que ce fut une erreur inexplicable, fille de l'enthousiasme excessif et de la naïveté de Kropotkine et de ses amis, que de se prêter à ce jeu. Ce qui est caractéristique, c'est que tous ces terroristes du verbe ne me répondent jamais. Même quand j'affirme que ce qui fut une erreur hier, devient une insanité quand, voici cent trente cinq ans, Proudhon reconnaissait que l'interprétation générale de ce mot, qui signifiait « absence de principe » en avait fait le synonyme de désordre.

Une des raisons qui me poussent à écrire aujourd'hui est que certains individus, qui pour la plupart n'ont jamais lutté et ne sont que des snobs, ont trouvé une formule nouvelle. L'anarchie, disent-ils, est un état d'âme. Ce n'est donc plus une philosophie politico-sociale, une conception de la sociologie et de la société. C'est quelque chose de plus insubstantiel, d'éthéré, de volatile, d'insaisissable, qui relève de la psychanalyse, de la littérature, sans doute aussi de la poésie lyrique et pousse de mystérieuses racines dans les profondes arcanes ésotériques de l'infraconscient ...

Nous ne pouvons empêcher les fantaisistes de donner la définition qui leur plaît. Mais justement que de telles interprétations peuvent sembler « coller » au mot définisseur en montre la nocivité.

J'ai déjà dit, et je répète, qu'une école philosophique et sociologique ne se définit pas par une négation. Nous n'aspérons pas à une négation : ce serait du nihilisme. Dès le départ, nos penseurs ont vu dans l'anarchie (laissons à part les définitions contradictoires de Proudhon) une conception de la société. Et quand nous parlons et quand ils parlaient de société, ils n'entendaient pas une abstraction échappant aux définitions concrètes, mais un ensemble d'êtres humains coexistant, produisant, échangeant ou distribuant, répondant à toutes les nécessités de la vie individuelle et sociale. Kropotkine écrivit *La Conquête du Pain*, où il est question de logement, de vêtements, de production agricole, de travail agréable, de communisme anarchiste. Bakounine, auparavant, avait apporté la doctrine collectiviste, qui était un principe juridique égalitaire, et lutta pour faire des syndicats ouvriers, et des fédérations internationales de métiers : les bases de la société socialiste européenne. Auparavant encore, Proudhon s'érigeait en théoricien du mutuellisme ; s'efforçait de formuler ce en quoi consistait la « justice économique », de mettre debout une banque d'échange, et encore d'arracher le « crédit gratuit » qui serait une des méthodes de transformation sociale.

Et ceux qui n'ont pas été des irresponsables, qui se sont donnés la peine de se documenter, savent que des hommes comme l'économiste Cornelissen (2), comme Ricardo Mella, dans son livre *La Nueva Utopia*, comme Sébastien Faure (*Lire Mon Communisme*) ont posé ces problèmes et se sont efforcés d'y répondre. Ces hommes qui étaient en même temps des théoriciens, des penseurs, des économistes, dégageaient de leurs études des théories profondes. Tel fut le cas de Kropotkine, dont le livre *L'Entraide* apportait une philosophie sociologique et morale fondamentale, comme ont fait Jean Grave, Malatesta, Pietro Cori et autres.

Qu'apportent, en échange, ces nouveaux audacieux définisseurs de l'anarchie ? Rien que leurs prétentions et leur vanité. Il est vrai que ce mot, qui n'est qu'une négation donne le champ libre à tous les fantaisistes, aux fantaisistes irresponsables que ne trouveraient nulle part ailleurs la possibilité de parader. « Qu'on ne vienne pas me dire que l'anarchie est une doctrine », écrivait l'un d'eux il y a quelque temps. Et pourquoi pas, si l'on tient compte des apports théoriques basés sur une longue quête de la vérité, en buvant à toutes les sources : scientifiques, philosophiques, historiques. Mais ces individus n'approfondissent pas. Ils n'ont pas besoin de lire nos théoriciens, car ils s'érigent, eux, en théoriciens. Aussi ignorent-ils intrépidement *L'Entraide*, de Kropotkine, livre de base qui apporte une philosophie de valeur éternelle, à la mesure humaine de l'éternité, ou *L'Homme et la Terre*, d'Elisée Reclus, dont l'humanisme

apparaît dans une seule pensée — résumé « L'homme c'est la nature prenant conscience d'elle-même » ou les *Considérations philosophiques*, de Bakounine, dont la lecture enrichit tant. Tout cela est trop savant, aussi prennent-ils le parti de le mépriser. Il leur faut une bonne petite formule où ils joueront les premiers violons. L'ennui c'est que tous veulent être les premiers violons, et qu'ils se chamaillent pour la prééminence :

Luigi Fabbri, notre camarade italien, a écrit une bonne petite étude que je me propose de traduire quand j'en aurai le temps, et dont le titre est : *Influences bourgeoises sur l'anarchisme*. Il y étudiait comment tous ces auteurs d'un anarchisme « sui generis » avaient déformé ce que les Kropotkine, Malatesta, Godwin, et autres avaient apporté dans l'ordre de la pensée sociale. A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, les anarchistes poussaient comme des champignons — toujours parce que l'imprécision de ce mot le leur permettait. Et l'on vit des écrivains comme Paul Adam, Laurent Tailhade, Zo d'Axa, Octave Mirbeau, porter aux nues des actes qui n'avaient rien à voir avec ce qu'il y avait de sérieux, de constructif, de responsable dans la nouvelle doctrine sociale.

Nous en sommes encore là. Il passe, dans le mouvement anarchiste des individus qui n'ont pas su, qui ne savent pas, qui ne veulent pas savoir quel est le contenu concret de l'anarchie, mais jettent leur gourme, qui ont la prétention de raï sonner sur ce contenu, de le modifier, d'exercer une influence généralement négative, de nier les aspects positifs, que l'on y peut trouver.

C'est toujours le même processus. On réduit l'anarchie à rien, on le vide de tout son contenu, on en chasse les gens intelligents qui s'en approchent en croyant trouver des valeurs solides puis, comme ce négativisme ne mène à rien, qu'à perdre du temps et à des querelles filles de toutes sortes d'absurdités, on finit par se retirer.

Je maintiens ce que j'ai aussi déjà affirmé : la première réforme qui s'impose est le renoncement au mot anarchie. C'est de nous dénommer par ce que nous voulons, et non par ce que nous ne voulons pas. Sous une monarchie, les républicains se donnent le nom qui correspond à leur but : la république. Les socialistes ne s'appellent pas seulement anticapitalistes, mais socialistes, et il en va ainsi de tous ceux qui se définissent par le but recherché. Pourquoi ne pas nous définir par le but que nous poursuivons, ou par ce, qu'il y a de positif dans nos idées ?

On me répondra encore, en énonçant la racine grecque, que nous savons par cœur. Mais je ferai une observation décisive à ce sujet. Il est vrai qu'en grec an-archie signifie non gouvernement, mais cela ne signifiait pas, ne signifie pas encore que les Grecs entendaient que l'absence d'autorité et de gouvernement impliquait l'existence d'un ordre supérieur. C'est par l'abus des mots que l'on en est arrivé à de telles conclusions.

Et même si l'on avait raison, même si anarchie signifiait en grec : perfection et harmonie par l'absence de gouvernement,,



GUSTAV LANDAUER

par Paul AVRICH

Landauer naquit le 7 avril 1870 dans une famille juive moyenne à Karlsruhe, en Allemagne du Sud-Ouest, une région avec un long passé de dissidence sociale remontant au Moyen Age et où naquirent et grandirent deux autres leaders anarchistes allemands : Johann Most et Rudolph Rocker. C'est en 1870 qu'éclata la guerre franco-prussienne qui marqua l'apparition de l'Allemagne comme une puissance militaire centralisée. Tout au long de ses cinquante années d'existence, Landauer dut se battre contre ce Léviathan sans cesse grandissant. En même temps, il s'opposa à la version centralisée et étatiste du socialisme contenue dans le parti social-démocrate allemand au caractère hiérarchique et autoritaire.

En 1892, après des études aux Universités de Heidelberg, Berlin et Strasbourg, Landauer se joignit à un groupe marxiste dissident à Berlin connu sous le nom de « Die jungen » (les jeunes) qui avait été expulsé du parti social-démocrate l'année précédente.

Assurant l'éditorial du journal hebdomadaire du groupe *Der Sozialist*, il émit une critique décentralisatrice et anti-autoritaire du marxisme, dans la lignée de Kropotkine et Bakounine, réclamant le remplacement de l'Etat par une fédération de communes autonomes organisées à partir de la base. Comme Kropotkine et William Morris, Landauer admirait la vie communale décentralisée du Moyen Age, « un ensemble d'unités indépendantes », qu'il appelait « une société de sociétés ». Bien qu'il acceptât la notion de lutte de classe, il fut rebuté par la rigidité dogmatique de la théorie marxiste ainsi que par toute autorité bureaucratique centralisée, tant économique que politique. En 1893, il fut un des dissidents — Rosa Luxembourg en fut une autre — exclus du Congrès de Zurich de la 2^e Internationale. Ce qui provoqua le départ du vétéran italien Amilcare Cipriani, qui protesta : « Je

m'en vais rejoindre ceux que vous avez bannis, les victimes de votre intolérance et de votre brutalité ». Landauer fut à nouveau exclu — avec Errico Malatesta, Ferdinand Domela Nieuwenhuis et d'autres délégués anarchistes — du Congrès de Londres en 1896, la dernière fois que les anarchistes cherchèrent à participer aux rassemblements de l'Internationale socialiste. Dans son livre *Aufruf zum Sozialismus* publié en 1911, Landauer alla jusqu'à appeler le marxisme « le fléau de notre ère et la malédiction du mouvement socialiste ».

En 1893, après le Congrès de Zurich, Landauer publia son premier roman, *Le Prêtre de la mort*, mais ses activités littéraires furent interrompues par un séjour en prison pour avoir publié des « propos séditieux » dans *Der Sozialist* dont la parution fut temporairement suspendue. Bien qu'il ait été emprisonné de nombreuses autres fois — une pour avoir critiqué le chef de la police de Berlin — il continua à publier *Der Sozialist* jusqu'à la fin de la décennie, en faisant un journal d'une haute qualité intellectuelle bien qu'ayant une valeur d'agitation limitée. Car son orientation théorique et philosophique grandissante l'empêchait d'avoir une grande audience parmi la classe ouvrière. Ce journal toucha de plus en plus d'intellectuels et de spécialistes plutôt que des ouvriers et des paysans. Ce qui provoqua des divisions parmi les ouvriers du journal qui objectaient que celui-ci perdait son efficacité en tant qu'instrument de propagande anarchiste. Bien que Landauer essayât de modifier son attitude, il n'alla pas assez loin et en 1899, une audience de plus en plus rare obligea *Der Sozialist* à cesser sa publication.

A cette époque, Landauer en était arrivé à abandonner ses attaques de front contre le capitalisme et l'Etat.

Auparavant, sa pensée avait été dominée par l'anarchisme révolutionnaire de Bakou-

nine et de Kropotkine. A propos de Bakounine, il notait : « Je l'ai aimé et admiré depuis le premier jour que je l'ai rencontré » et en 1901 il édita avec Max Nettlau, une collection allemande des œuvres de Bakounine. Au cours des années suivantes, en outre, il traduisit plusieurs des livres les plus importants de Kropotkine. Et puis, au début du siècle il tomba de plus en plus sous l'influence de Tolstoï, et principalement de Proudhon, qu'il appelait « le plus grand de tous les socialistes ». Il s'inspira beaucoup du mutualisme de Proudhon pour former sa propre philosophie, adoptant l'idée d'une « Banque du Peuple » qui permettrait au petit producteur d'obtenir des crédits moins chers et de faciliter le juste échange de ses produits. De plus en plus, il mit l'accent sur une révolution sociale pacifique et sur l'importance de l'éducation libertaire, principalement celle développée par Francisco Ferrer et son mouvement d'école Moderne. Pendant ce temps, il restait attaché à Kropotkine, moins pour l'aspect militant et révolutionnaire de sa pensée que pour son approche éthique, sa théorie de l'aide mutuelle et son intérêt pour la production coopérative décentralisée.

Suivant les principes fédéralistes de Kropotkine et Proudhon, Landauer réclamait une société basée sur la coopération volontaire et l'aide mutuelle, « une société d'échange égalitaire basée sur des communautés régionales, des communautés rurales qui combinent l'agriculture et l'industrie ». Il parla de moins en moins de lutte de classes, et pour lui, « action directe » signifia alors la création de coopératives pacifiques combinées avec la résistance passive à l'Etat plutôt que la révolte armée ou les actes de propagande par le fait. Pour Landauer, en outre, la « grève générale » vint à signifier non pas l'arrêt du travail, mais la poursuite du travail pour le bénéfice propre de chacun et sous le contrôle de chacun. Considérant l'Etat comme « la négation de l'amour et de l'humanité », il réclama son remplacement progressif par des communautés volontaires. Il appela les ouvriers, les paysans ainsi que les intellectuels à sortir de leur passivité et à se détacher de l'Etat — en quoi il voyait un système de contrainte, d'exploitation et d'injustice — en formant leurs propres communes rurales et urbaines.

Le socialisme, pour Landauer, n'était plus l'inauguration de quelque chose de nouveau, un acte apocalyptique brutal, mais la découverte et le développement de quelque chose « toujours à son début » et « toujours en train de se transformer ». Son idée ressemblait au célèbre slogan I.W.W. « construire la nouvelle société sur la base de l'ancienne ». Dans ses livres les plus connus, *Die Revolution* et *Aufruf zum Sozialismus*, il appelait les ouvriers à créer une société libre « en dehors » et « au côté » de celle existante. Il les pressa de « partir du capitalisme » en « commençant à être des êtres humains » de créer ce que nous appellerions maintenant « une société alternative » prenant la forme d'enclaves libertaires à l'intérieur de l'ordre établi, qui servirait d'inspiration et de modèles pour les suivantes. En d'autres termes, il ne concevait plus la révolution comme un violent soulèvement de masse mais comme la création pacifique progressive d'une « contre culture ».

En formulant cette conception, Landauer était fortement influencé par l'écrivain français du 16^e siècle, Etienne de La Boétie, et sa critique de la « servitude volontaire » des masses. La Boétie avait dit que le

ce ne serait pas une raison pour persister dans l'emploi de ce mot, car nous sommes en France, et au vingtième siècle, et il est stupide de vouloir imposer un mot dont personne ne veut ; on peut se demander à quel point ceux qui s'acharnent à ce petit jeu aiment vraiment les idées dont ils se réclament, la doctrine pour laquelle ils prétendent lutter. Car le principal n'est pas de se battre pour un mot, mais pour le triomphe des idées que l'on dit servir.

On me dira peut-être que je tombe dans une contradiction en défendant l'ensemble de ce qui constitue la pensée anarchiste et en repoussant le mot qui la définit — ou plus exactement le mot sous lequel on la définit. Mais simplement je suis bien obligé de rendre tribut à l'usage d'un vocable sans lequel on ne me comprendrait pas. Mais il me semble que si nous nous appelions socialistes antiétatistes, ou communistes libertaires, nous serions mieux compris et nous attirerions plus de gens.

L'important est d'avoir l'intelligence, et le courage, de briser avec certaines traditions de langage qui faussent complète-

ment le sens de nos idées et de nos aspirations. C'est de réagir contre tous ces petits littérateurs qui poussent dans le néant nos véritables penseurs, lesquels en outre, ont été des combattants héroïques ; c'est de faire prendre au sérieux nos idées si souvent déformées par des irresponsables qui les discréditent et les déforment.

(1) On nous cache trop, parce qu'on ne le lit plus. pas plus qu'on ne lit Proudhon, que Bakounine employait à peu près uniquement le mot anarchie au sens négatif du terme. Il l'appliquait, par exemple, quand il était question de la phase destructive de la révolution, mais après cette phase anarchique, c'est le collectivisme, le socialisme ou le fédéralisme qui viendrait. Bakounine s'appelait « socialiste révolutionnaire », définition que l'on trouve souvent chez Proudhon. Il écrivait « qu'un dieu ordonnateur de ce monde devait nécessairement y produire l'anarchie. »

(2) Voir son livre *En marche vers la société nouvelle*, qui est celui d'un économiste ; voir aussi son livre d'analyse du capitalisme que l'on peut comparer au *Capital*, de Marx.

peuple devait se dégager de l'appui des institutions autoritaires et former ses institutions libertaires. Si personne n'obéit au tyran, son pouvoir disparaîtra. Se libérer de la société centralisée, curative et bureaucratique, tel fut alors le message essentiel de Landauer. Son *Socialist Bund* fondé en 1908, devait marquer le début d'une telle société alternative, constituée de corps naturels et volontaires. En même temps, le *Socialist Bund* devait être une alternative libertaire au parti social démocrate autoritaire et hiérarchique. Vers 1911, il ne comptait pas moins de vingt groupes à Berlin, Zürich et dans d'autres villes allemandes et suisses, et même à Paris.

Mais bien que Landauer soit devenu un porte parole de la coopération volontaire et de la résistance passive, il ne renia jamais complètement la révolution de masse. Il ne repoussa jamais l'insurrection populaire spontanée. Et bien qu'il fût opposé au terrorisme individuel, il conserva toujours une certaine sympathie pour les terroristes et il comprenait le désespoir qui les poussait à agir ainsi.

Au cours des années précédant la première guerre mondiale, Landauer était un personnage familier au sein des cercles politiques et intellectuels allemands. Grand mince, la carrure étroite, les traits fins, et les yeux expressifs, il portait souvent une grande cape et un vieux chapeau. Soucieux, fervent, toujours à la recherche de la vérité, il évita constamment tous les dogmes. On sentait quand il parlait, écrivait Rudolph Rocker, que chaque mot sortait de son âme, était empreint d'une intégrité absolue. Mais il fut un prophète sans gloire dans son propre pays. Il s'attira la haine éternelle de beaucoup de ses compatriotes par son opposition à la guerre.

*
* *

« La guerre est un acte de puissance, de meurtre, de vol », écrivait-il déjà en 1912, avant Randolph Bourne. « C'est l'expression la plus aiguë et la plus claire de l'Etat » (une célèbre citation de Bourne « La guerre c'est la santé de l'Etat »). A Noël 1916, il écrivit une lettre à Woodrow Wilson mettant l'accent sur la nécessité non pas seulement de la conclusion de la paix, mais aussi d'une ligue des nations pour le contrôle des armes et pour assurer la protection des droits humains à travers le monde.

Quand la Révolution éclata en Bavière, le 7 novembre 1918, premier anniversaire de la Révolution Bolchevique, Landauer fut appelé à Munich par son ami Kurt Eisner, président socialiste de la nouvelle république bavaroise. Landauer, cependant, ne devint pas membre du cabinet de Eisner, comme cela fut parfois affirmé. Il joua, avec ses camarades Erich Muehsam et Ernst Toller, un rôle essentiel dans un mouvement pour l'organisation de conseils d'ouvriers, de fermiers, de soldats et de marins destinés à lancer cette espèce de société fédéraliste qu'il avait si longtemps préconisée. Il milita, avec Muehsam, au Conseil des Travailleurs Révolutionnaires (R.A.R.) *Revolutionären Arbeiterrat* et au Conseil Central des Travailleurs de Bavière, il continua de soutenir un système de conseils et de coopératives, basé sur l'autonomie et l'autogestion, laissant de côté toute idée de gouvernement parlementaire ou de dictature prolétarienne avec un contrôle de l'Etat sur l'industrie et l'agriculture. Se différenciant nettement de Muehsam sur ce point, il avait critiqué la

dictature révolutionnaire créée en Russie par Lénine, en écrivant en 1918 que les bolcheviques « œuvraient pour un régime militaire qui serait beaucoup plus horrible que tout ce que le monde avait connu ». Au lieu de la vision marxiste du socialisme d'Etat et d'une dictature du prolétariat, Landauer continua à se battre pour une société décentralisée de coopératives et de communautés libres avec un contrôle local et une autogestion à partir de la base.

Non pas qu'il espérait que l'âge d'or d'une société sans Etat serait atteinte du jour au lendemain. « Il ne me vient pas à l'idée de désirer, un résultat définitif, disait-il. Je verrai toujours quelque chose au-delà du but. J'ai pour objet le processus et nous sommes enfin dans le processus. »

Mais ses espoirs, bien que limités, furent de courte durée. Après l'assassinat d'Eisner (dont la mort fut durement ressentie après les meurtres de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht à Berlin) Landauer devint ministre de l'Education dans un nouveau Conseil de République proclamé à Munich le 7 avril 1919, le jour de son 49^e anniversaire. C'était peut-être un poste indiqué pour lui, disciple de Ferrer, pour un homme qui accordait une si haute valeur à l'éducation pour accomplir la révolution spirituelle de ses rêves. Mais il conserva ce poste seulement une semaine, le perdant lorsque les communistes prirent le pouvoir. Bien qu'il ait élaboré un programme d'éducation libertaire pour les citoyens de tous âges, adultes aussi bien qu'enfants, celui-ci ne fut jamais appliqué.

Le 1^{er} mai 1919, le ministre de la Défense à Berlin, Gustav Noske, envoya des unités « freikorps » pour écraser la révolution bavaroise. Le lendemain, Landauer fut arrêté. Dans la cour de la prison, un employé se leva et le frappa au visage, donnant ainsi le signal d'un sauvage massacre,

Provoqué, attaqué par une meute, Landauer fut battu à coups de matraques et de crosses de fusil, puis piétiné, écrasé.

« Tuez-moi donc » s'exclama-t-il « Pensez que vous êtes des êtres humains ! » A ces mots, il fut abattu. Son corps fut mis à nu et jeté dans un lavoir. (Erich Muehsam devait subir le même sort aux mains des nazis en 1934).

Noske, un social démocrate, félicita le commandant des forces punitives pour « la façon si discrète et pleinement réussie avec laquelle vous avez mené l'opération à Munich ». Le soldat qui tua Landauer fut acquitté de toutes charges après avoir proclamé qu'il avait tout simplement « suivi des ordres ». L'employé qui avait frappé Landauer au visage se vit infliger une amende de 500 marks. Un autre employé fut condamné à cinq semaines de prison, non pour avoir tué Landauer, mais pour avoir volé sa montre. L'officier en fonction ne passa jamais en jugement. Un monument à la mémoire de Landauer, par l'Union Anarcho-Syndicaliste avec l'aide des travailleurs de Munich, fut détruit par les nazis après l'arrivée au pouvoir de Hitler. Il n'a toujours pas été reconstruit.

Assistez aux
JOURNÉES D'ETUDE
des 10 et 11 mai
Votre présence
est INDISPENSABLE

UN POETE INATTENDU

par Louis SYLVAIN

La plupart d'entre vous connaissent Gaston bien mieux que moi. Gaston Leval, dont vous suivez, depuis longtemps déjà, les incessants efforts. Tous vous connaissez le lutteur, l'intellectuel, l'humaniste, le libertaire. Peut-être, malgré tout, aurais-je sur vous, pour peu de temps j'espère, un léger avantage : je viens de lire son dernier ouvrage : *RUS ET TORRENTS*.

Nous lisons tant, et sommes tellement occupés, qu'il m'aura fallu du temps avant d'ouvrir ce livre. A vrai dire c'est ma fillette qui, par ses rires, m'a attiré à lui. Une fillette lisant Gaston Leval ? Eh oui, c'est qu'il s'agit, voyez-vous, d'une autre qualité du personnage, d'un talent, peut-être inattendu : La poésie.

« *Rus et Torrents* » est un recueil de poèmes.

Je n'en ai pas encore lu les quelques 120 pages, cependant, je ne résiste pas à vous en faire connaître quelques-uns parmi ceux qui m'ont le plus touché dans quatre des cinq sections correspondant à des inspirations différentes :

ENFANTINES :

LE PAPILLON ET LES FLEURS

*Inspiré par Sylvie, en souvenir
d'une promenade dans la forêt*

Le papillon aux grandes ailes,
Aux grandes ailes de velours,
Va visiter les fleurs nouvelles
En leur murmurant son amour.

Il salue toutes les corolles,
D'un vol élégant et brisé,
Il leur dit de douces paroles
Et il les couvre de baisers.

Puis il repart vers d'autres roses,
D'autres lilas, d'autres jasmins,
Et léger, tour à tour se pose
Sur chaque plante du chemin.

Et les fleurs, belles sur leurs tiges,
Attendent en se parfumant
Le beau papillon qui voltige
Et les aime si gentiment.

DE NATURA :

IMPRESSION D'AUTOMNE

Un chaud tapis de feuilles rousses
Que le vent pousse
Couvre le bois.

Et sur le grand lac qui frissonne,
Au soir d'automne
Le cygne est roi

Les canards agitent les ondes
Et font des rondes
Se poursuivant,

Tandis que les peuples tremblent
Et plient, ensemble,
Au gré du vent.

1965

FABLES :

LE MIROIR

Dans un très beau salon rempli d'objets de choix,
Un quelconque miroir, orgueilleux de son moi,
Regardait d'une moue en mépris coutumière
La rose, l'art et la lumière.

Dans chacun, disait-il, on ne voit qu'un objet,
Grande est la pauvreté dont vous êtes sujets
Lorsque je la compare à ce que je présente :
Les coffrets, les tableaux et les fleurs odorantes,
Les meubles, les bijoux, les bronzes, les tapis,
Les vases, les livres de prix,
Le soleil et bien davantage,
Tout apparaît sur mon visage
Et il suffit de m'approcher

Pour le trouver d'un coup, sans même le cher-
[cher.

— Tais-toi, lui dit un jour la lumière riieuse,
Car ta verve prétentieuse
N'effacera jamais un fait :
Que tu n'es, ô miroir, que le simple reflet
De tout ce qui te pare ainsi qu'un diadème
Mais tu n'es rien de par toi-même.

Combien de gens voit-on dont la chance suprême
Leur a fait acquérir un très joli savoir,
Et qui ne sont que des miroirs !

1941

COMBAT :

ESPAGNE !

Lorsque l'humanité oubliait son honneur,
Quand le monde pliait sous le fouet des domp-
[teurs,
Seul a su résister, refusant d'être un bagne
Un pays de lumière et passion : l'Espagne.

Elle était désarmée, sa poitrine était nue,
Nue comme ses rochers et son âme ingénue,
Comme son sol brûlé et son ciel éclatant,
Comme une navaja, comme un cœur palpitant.

Contre les chars d'assaut, canons et mitrailleuses,
Elle lance le feu de son âme orgueilleuse,
Son mépris de la vie, son dédain de la mort,
Sa ferveur indignée, son courage, son corps.

Debout tout homme libre ! en avant, camarades !
Emparons-nous des forts, dressons des barri-
[cades,

Arrêtons, désarmons la garde, le soldat,
Attaque aux régiments bloqués dans la sierra !

Et aux points cardinaux la bataille fait rage,
Les balles, les obus tombent, mortel orage,
D'Alicante à Irun, de Gérone à Cadix,
Ils ne perdent qu'un homme et nous en perdons
[dix.

Mais ils ne passent pas ! Le meilleur de la race,
— Nerfs d'acier, volonté renforcée par l'au-
[dace —

Est un rempart vivant de courage embrasé
Où l'assaut furieux est venu se briser.

Devant ces miliciens que le crime exaspère,
Et le fils et la mère, et la fille et le père,
Rivaux de dévouement et d'exaltation,
Le renfort affolé vient de vingt nations.

Des reîtres d'Italie, d'Afrique, d'Allemagne,
Du Japon, de partout, déferlent sur l'Espagne,
Qui oppose à ce flot de fer envahissant
Sa colère éperdue, son courage, son sang.

LES LIBERTAIRES ET L'ÉDUCATION

par Jean BARRUE

*Nulle révolution ne sera féconde, si
l'instruction publique recrée n'en
devient le couronnement.* (Proudhon)

Tout Etat, tout gouvernement, par chacun
de ses actes exerce son autorité sur le
présent immédiat, mais en même temps
— consciemment ou non — il songe à
assurer le pérennité du régime dont il est
le garant. L'Etat, même quand il prétend
pratiquer le changement, reste conserva-
teur par nature. L'avenir sera fait à l'image
du présent et gardera pieusement l'héritage
du passé, sa morale, ses servitudes, ses
contraintes. Et qui représente l'avenir, si
ce n'est la jeunesse ? D'où la nécessité
impérieuse de former cette jeunesse, de lui
enseigner le respect des idéologies qui sont
le fondement de l'Etat, d'extirper tout anti-
conformisme et de surveiller étroitement
ceux qui ont le mauvais esprit. Pensée
uniforme... jeunesse en uniforme : c'est
ce qu'ont réalisé les Etats totalitaires fas-
cistes ou prétendus communistes et c'est
aussi ce que recherchent les Etats démoc-
ratiques avec moins de cynisme et davan-
tage de ménagements. On considère l'enfant
comme un être sans personnalité, à qui on
impose un système d'éducation destiné à
faire de lui un sujet discipliné et un bon
citoyen. Dressage et sélection assureront
la formation des élites et des cadres de la
société de demain soumise à la même mo-
rale et aux mêmes devoirs que la société
d'hier.

Devant cette mise en condition de l'en-
fant, nous ne pouvons rester indifférents.
Nous : c'est-à-dire les anarchistes, les liber-
taires ou, pour être plus précis, tous ceux
pour qui le socialisme fédéraliste anti-
autoritaire est la seule voie conduisant à

une véritable transformation sociale. On
peut être tenté d'opposer à l'école actuelle
une pédagogie libertaire. Ce serait limiter
singulièrement le début. Une pédagogie,
en effet, c'est une technique qui éta-
blit certains modes de relations, de
communication, entre l'éducateur et l'élève.
Mais si la manière d'enseigner a son impor-
tance, elle ne doit point nous faire perdre
de vue l'essentiel : c'est-à-dire ce qu'on en-
seigne et le but de cet enseignement. Toute
pédagogie doit avoir une finalité, et par
suite, procéder d'un projet éducatif, d'une
conception globale de l'éducation. Aussi
parlerons-nous d'une éducation libertaire
dont la pédagogie libertaire constitue la
mise en pratique. Toutes les écoles animées
dans le passé par l'esprit libertaire étaient
fondées sur le refus du maître d'imposer
ses propres idées à l'enfant qui doit pouvoir
développer librement sa personnalité :
*la valeur entière de l'éducation se trouve
dans le respect de la volonté physique,
intellectuelle et morale de l'enfant*, écrivait
Francisco Ferrer. L'orphelinat de Cempuis
(Paul Robin) (1), l'Ecole Moderne (Fran-
cisco Ferrer), la Ruche (Sébastien Faure)
pratiquaient une pédagogie fondée sur ce
principe essentiel, avec, pour les deux der-
nières, une liaison étroite entre l'école et
les syndicats ouvriers ou les Bourses du
Travail et, pour la Ruche, l'existence d'une
coopérative de production autogérée par la
communauté scolaire. Les gens épris de
dogmatisme ne manqueront pas de de-
mander s'il existe un manuel d'éducation
libertaire. Nous n'avons, hélas ! aucun caté-
chisme de cette nature — ou de toute autre
nature — à leur soumettre. La pensée liber-
taire n'est esclave d'aucune idéologie mono-
lithique, elle ne connaît ni orthodoxie, ni
hérésie : mais, aussi différents que soient
entre eux les libertaires, ils ont en commun
quelques idées qui font d'eux une famille
spirituelle, et créent entre eux une solidarité
de pensée. On trouvera les éléments fonda-
mentaux d'une éducation libertaire aussi
bien chez Stirner que chez Proudhon et
Bakounine : éléments complémentaires et
non contradictoires, ce qui montre que, sur
la question de l'éducation, il y a commu-
nauté de vues entre les divers courants de
la pensée libertaire.

Il ne faut pas croire cependant que l'idée
d'une éducation intégrale et antiautoritaire
prit naissance brusquement dans quelques
esprits au milieu du XIX^e siècle ! Dans ce
domaine, comme dans bien d'autres, l'anar-
chisme a bénéficié de l'apport des siècles
précédents, et les libertaires n'ont pas l'ou-
trecuriosité ridicule de prétendre avoir
inventé. Et ce n'est pas une raison parce
que Rabelais, Montaigne et Rousseau n'ont
traité que de l'enseignement donné par un
précepteur à un jeune noble ou à un jeune
bourgeois, pour négliger leurs écrits. On y
trouvera quelques vérités premières que
l'éducation libertaire a reprises à son
compte. Rabelais donne aux exercices phy-
siques et aux travaux domestiques autant
d'importance qu'à l'étude des lettres et des
sciences. Le chant et la musique n'étaient
pas négligés, et Rabelais recommande la
fréquentation des artisans, la visite de

Et plus ses ennemis remportent de victoires,
Plus sublime est sa foi, magnifique sa gloire,
Car ce peuple, creuset de héros et de saints,
Ne veut pas se soumettre au joug des assassins !
Ils combattent pour vous ces hommes admi-
[rables,

Ces femmes, ces enfants, ces vieillards indomp-
[tables

Qui associent leurs buts, leurs succès, leurs
[revers
Aux siècles à venir, à l'immense univers.

L'Espagne est un drapeau déchiré par les balles,
Qui claque obstinément au milieu des rafales.
Et plus il est troué, haché, déchiqueté.
Plus il a d'énergie et d'intrépidité.

L'Espagne est la patrie des nouveaux sans-
[culottes,

Qui méprisent la vie misérable et falote,
Et qui, sachant mourir après avoir vécu,
Dominent à jamais ceux qui les ont vaincus.

Sur notre boue terrestre, Ibérie a des ailes,
Nous l'approuvons sans frein, tous nous vivons
[en elle,

Et s'il n'en demeurerait qu'un suprême lambeau
Il serait pour le monde un immortel flambeau.

Prison du Cherche-Midi, 1938

leurs ateliers afin d'apprendre et de considérer l'industrie et invention des métiers.

Et que de vues judicieuses dans le célèbre essai de Montaigne sur l'*Institution des enfants* ! Il s'élève contre cette vaine érudition fondée sur la mémoire et qui fait la tête bien pleine, sinon bien faite. Parlant de l'éducateur : *Je ne veux pas, dit-il, qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour ... qu'il ne loge rien en sa tête par simple curiosité.* L'enfant n'a pas à embrasser les opinions et les préceptes des autres et ce qu'il empruntera à autrui, il le transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien : *à savoir son jugement.* L'enfant doit juger et choisir par lui-même et non selon l'autorité d'autrui, car *qui suit un autre, ne suit rien.* Education opposée à tout fanatisme, à tout embrigadement autoritaire : *qu'on instruisse l'enfant surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité, tout aussitôt qu'il l'apercevra ... car il ne sera pas mis en chaire pour dire un rôle prescrit. Il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'approuve.*

Rousseau, dans l'*Emile*, réclame pour l'enfant une éducation intellectuelle non livresque et partant de l'intérêt sensible, une éducation du corps par les exercices physiques, l'hygiène et la natation et une éducation sensorielle. Pédagogie active fondée sur l'expérience et non sur les discours, comportant une éducation manuelle et le choix d'un métier manuel. Rousseau, comme Montaigne, défend la personnalité de l'enfant qui ne doit point être étouffée par les préjugés ou l'autorité d'autrui : *pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugements, au lieu de lui dicter les nôtres.*

Il est évident que si nous approuvons bien des préceptes et des recommandations de Rabelais, Montaigne et Rousseau, nous sommes obligés de rejeter, dans leurs écrits sur l'éducation, tout ce qui porte la marque d'une certaine époque, d'une certaine société ou même de certains préjugés. Un exemple seulement : dix ans après avoir écrit l'*Emile*, Rousseau, dans ses *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, veut que l'enfant soit, dès son plus jeune âge, élevé dans le culte de la patrie : *l'éducation doit donner aux âmes la forme nationale et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité.* L'U.R.S.S. et l'Allemagne de l'Est ont certainement retenu ce conseil de Rousseau qui, emporté par son zèle républicain, semble oublier qu'il ne faut pas dicter nos jugements.

*
* *

Trois hommes, d'origine et de caractère fort différent — Stirner, Proudhon, Bakounine — ont fondé la pensée libertaire moderne et c'est dans leurs écrits de la période 1840-1870 qu'on trouve les principes généraux d'une éducation libertaire.

Dans *Le faux principe de notre éducation* (1842), Stirner montre que la vieille querelle entre ceux qui défendent la prédominance des études classiques et ceux qui s'insistent sur la supériorité de l'enseignement scientifique et technique, ne peut aboutir à un compromis. Ces deux formes du savoir ont conduit à un échec : humanisme et réalisme finissant en dandysme attaché à la vaine recherche des élégances de style et en industrialisme

uniquement préoccupé de la formation de l'homme politique et étranger à toute philosophie libératrice. Le Savoir, afin qu'il ne soit pas seulement un fardeau encombrant, doit mourir pour renaître comme Volonté. L'école actuelle ne fabrique pas des hommes véritables, elle étouffe la liberté : l'humanisme forme des érudits, le réalisme des citoyens utilisables, dans les deux cas des hommes serviles. *Le savoir doit mourir pour ressusciter comme volonté et exercer de nouveau son activité quotidienne comme personne libre.* L'école doit donc permettre l'épanouissement libre de la personnalité, ne pas étouffer la fierté et le naturel de l'enfant et concilier dans une association harmonieuse les volontés contradictoires de l'enfant et de l'éducateur. Faire des hommes libres et non des serviteurs dociles de l'Etat : telle doit être la vocation de l'école, et Nietzsche formule le même vœu dans ses conférences sur *L'avenir de nos établissements d'instruction* (1872).

Relever la condition ouvrière en relevant sa valeur : tel est, selon Proudhon, le but d'une véritable éducation. Depuis des siècles, la société repose sur la distinction entre arts mécaniques et arts libéraux, entre gens mécaniques et intellectuels. Le travail des mains est servile, tandis que le travail de l'esprit est réservé aux hommes libres. Une véritable malédiction pèse sur le travail manuel considéré comme une forme inférieure de l'activité humaine, et elle se traduit par l'inégalité des conditions et l'inégalité des rémunérations. La main et l'esprit ne peuvent être associés : *le travail, réunissant l'analyse et la synthèse, la théorie et l'expérience en une action continue ... résumant la réalité et l'idée, se représente de nouveau comme mode universel d'enseignement.* De tous les systèmes d'éducation, le plus absurde est celui qui sépare l'intelligence de l'activité et scinde l'homme en deux entités impossibles : *un abstracteur et un automate.* Ainsi, l'éducation doit être expérimentale et pratique, ne réservant le discours que pour expliquer, résumer et coordonner le travail. (Chapitre IV du *Système des contradictions économiques* 1846). On parle actuellement d'éducation permanente : ce n'est point une idée nouvelle et nous lisons dans Proudhon que *l'instruction de l'homme doit être constamment conçue qu'elle dure à peu près toute la vie.* Proudhon souhaite enfin que les associations ouvrières jouent un rôle important dans l'éducation : elles doivent devenir à la fois *foyer de production et foyer d'enseignement.* Ce principe proudhonien de la liaison atelier-école a été mis en pratique à la Ruche de Sébastien Faure, et les nombreuses Ecoles Modernes fondées par Ferrer et Sauvedra en Andalousie et dans la région du Levant avaient le soutien moral et matériel des syndicats ouvriers (Gaston Leval, *Espagne Libertaire*). Faut-il dire enfin que Proudhon — comme Stirner — condamne les écoles de son temps qui, *quand elles ne sont pas des établissements de luxe ou des prétextes à sinécures, sont les séminaires de l'aristocratie ?*

*
* *

Cette réhabilitation du travail manuel, qui est une idée maîtresse de Proudhon, est indispensable, pense Bakounine, pour mettre un terme à l'asservissement des ouvriers. Dans l'écrit connu sous le titre de *Catéchisme révolutionnaire* (1865-1866), Bakounine dénonce la séparation entre

travail mensuel et travail intellectuel comme la source du mépris qui s'attache aujourd'hui à la condition ouvrière. Certes, on reconnaît en théorie la dignité du travail, on proclame qu'il est honteux de vivre sans travailler : mais en maintenant la distinction entre le travail manuel servile et le travail intellectuel noble, la classe privilégiée se réserve le second et impose au peuple le premier. Il faut donc réaliser une synthèse sociale qui fera pratiquer à l'intellectuel comme au manuel ces deux formes de travail. L'école, débarrassée de toute contrainte religieuse, doit dispenser une éducation et un enseignement *qui ne seront rien d'autre qu'une initiation graduelle et progressive à la liberté*, une liberté qui est inséparable de la liberté des autres. *Inspirez aux enfants le respect de tout être humain et vous ferez d'eux des hommes !*

Bakounine a consacré à l'éducation une partie des articles parus dans le journal *L'Egalité*, de Genève, et réunis généralement sous ces deux titres : *Les Endormeurs*, et *L'Instruction intégrale*. Il insiste sur la collaboration indispensable entre travailleurs intellectuels et manuels et, parlant de la jeunesse des universités, il écrit : *leur concours sera précieux à condition qu'ils comprennent que la mission de la science aujourd'hui n'est plus de dominer, mais de servir le travail, et qu'ils auront bien plus de choses à apprendre chez les travailleurs qu'à leur enseigner.* L'éducation intégrale, aussi complète que le permet la puissance intellectuelle du siècle, ne tend pas à fabriquer uniquement des savants : *tout le monde doit travailler et tout le monde doit être instruit ... La science du savant deviendra plus utile, plus féconde et plus large quand le savant n'ignorera plus le travail manuel, et le travail de l'ouvrier instruit sera plus intelligent et par conséquent plus productif que celui de l'ouvrier ignorant.* C'est pourquoi l'instruction égale pour tous et intégrale doit préparer chaque enfant des deux sexes, aussi bien à la vie de la pensée qu'à celle du travail, afin que tous puissent également devenir des hommes complets. Elle unira donc à un enseignement scientifique ou pratique. L'adolescent pourra librement, en connaissance de cause, choisir sa propre carrière ; le risque d'une erreur est préférable au principe d'autorité et, rejoignant Montaigne et Rousseau, Bakounine écrit : *« les enfants, comme les hommes mûrs, ne deviennent sages que par les expériences qu'ils font eux-mêmes, jamais par celles d'autrui. »*

Bakounine — comme Proudhon, comme Stirner — est un amant passionné de la liberté, mais il ne confond pas la liberté avec certaines outrances qui n'en sont que la caricature : *« La liberté que l'école enseignera, c'est l'obéissance involontaire et fatale à toutes les lois qui, indépendantes de toute volonté humaine, sont la vie même de la nature et de la société, mais c'est l'indépendance aussi absolue que possible de chacun vis-à-vis de toutes les prétentions de commandement ... qui voudraient lui imposer non leur influence naturelle, mais leur loi. »* Bakounine sait aussi que le jeune enfant qui entre en contact avec le monde extérieur a besoin d'être guidé et préservé de tous les dangers qui guettent son inexpérience. D'où cette formule qui montre combien est réaliste sa pensée : *« l'éducation prenant comme point de départ l'autorité, doit successivement aboutir à la plus entière liberté. »*

ment bataillé pour cette libération, contre la soumission de l'enseignement à une doctrine d'Etat? Mais cela implique une création constante, un renouvellement constant, un échange efficace d'expérience à la base. Il ne s'agit pas de combattre ou d'approuver une réforme selon le gouvernement qui les propose. Il s'agit d'imposer des réformes conçues et réalisées, hors de toute prise de position politique. Il s'agit surtout de ne pas soumettre étudiants, lycéens, collégiens, enfants à des partis pris peut-être légitimes... mais qui seront dépassés lorsque les générations futures auront atteint l'âge de la maturité. Et il faudrait aussi se méfier de certaines exhibitions scandaleuses où les pires anomalies, les aberrations vicieuses et les turpitudes répugnantes osent se réclamer de l'idéal révolutionnaire.

Fernand Pelloutier se serait indigné comme nous de cette immorale escroquerie. Dans une conférence publiée en brochure en 1896, sur *l'Art et la Révolte*, il dénonçait *la démoralisation qu'engendre la lubricité du livre, du spectacle, du tableau, de la musique même... la débauche des gravures*... Tout cela, pour lui, n'avait pas d'autre but que d'avilir le travailleur et d'altérer sa conscience et sa volonté. J'entends d'ici les ricanements aussi bien des professionnels d'une révolution militarisée, qui comptent les armes et les uniformes... sans se soucier des hommes recrutés, que des amateurs d'outrances paradoxales, justifiant la répugnante pornographie, la sexualité directe ou inversée, au nom d'une philosophie à laquelle ils accolent par abus de confiance, le beau qualificatif d'anarchiste.

Il faut en prendre son parti. La morale de Pelloutier rejette délibérément cette complaisance aux caprices des passions. Et sa vocation révolutionnaire s'exprimait en cette phrase que nous répétons souvent et qui exprime une ambition difficile à réaliser : *Nous sommes des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même*. (Lettre aux anarchistes — 1899).

La culture de soi-même c'est aussi la vertu définie par Kant : *la Victoire de la Raison sur la nature*.

Pour votre fichier

ENERGIE ELECTRIQUE :

Consommation en 1974

La consommation nette d'énergie électrique en 1974 s'est élevée à 993,4 milliards de kwh, soit une augmentation de seulement 2 % par rapport à l'année précédente et le taux d'expansion le plus bas enregistré depuis vingt-cinq ans. Ce net ralentissement de la demande s'explique en majeure partie par les effets de la crise de l'énergie qui se sont traduits dans l'industrie par une stagnation de l'activité, voire une tendance à la régression en fin d'année. La consommation nette d'énergie électrique dans les différents pays membres a été la suivante, en milliards de kwh :

	1974	1973	variation
			%
RFA	297,0	288,2	+ 2,0
France	179,7	171,3	+ 4,9
Italie	143,0	137,7	+ 3,9
Pays-Bas	51,3	48,9	+ 5,0
Belgique	39,7	37,7	+ 5,3
Luxembourg	3,5	3,0	+ 15,4
Royaume-Uni	253,6	262,0	- 3,2
Irlande	7,2	7,0	+ 2,9
Danemark	17,6	17,8	- 1,3
Communauté	992,6	973,6	+ 2,0

La faible progression de la consommation d'énergie électrique dans les pays de la Communauté en 1974 a eu pour conséquence que la participation des centrales thermiques classiques à la couverture des besoins a été inférieure à celle de 1973, soit 81,5 % contre 83 %. Compte tenu de l'amélioration du rendement thermique, il y aura eu probablement en 1974 une légère baisse de la consommation de combustibles dans les centrales dont la production a été, l'année dernière avec un total de 808,9 milliards de kwh, inférieure de 0,1 % à celle de l'année 1973.

La production des centrales nucléaires, par contre, a connu une augmentation de

sa part dans la production totale d'énergie électrique qui est passée de 5,5 % en 1973 à 6,2 % en 1974. En chiffres absolus, les centrales nucléaires ont fourni 61 milliards de kwh en 1974 contre 53,4 milliards de kwh en 1973, soit une augmentation de 14,1 %.

Quant à la production des centrales hydrauliques, elle a marqué une augmentation de plus de 11 % sur celle de 1973, portant sa part dans la production totale à 12,1 % contre 11,1 % l'année précédente. Les centrales géothermiques ont produit 2,3 milliards de kwh en 1974, soit le même niveau qu'en 1973.

C. E. E. :

Production de gaz naturel en 1974

Selon des statistiques provisoires, la production de gaz naturel dans la Communauté en 1974 s'est élevée à 161 milliards de m3 contre 139,8 milliards de m3 en 1973, soit une augmentation de 15 % contre une progression de 14 % entre 1972 et 1973. En 1974, le gaz naturel est intervenu à raison de 35 % dans la production totale d'énergie primaire de la Communauté. L'expansion de la production résulte essentiellement de la forte progression enregistrée en Grande-Bretagne (+ 21 %) et aux Pays-Bas (+ 19 %). Par contre, pour l'Italie (- 2 %) et la France (- 1 %), on observe pour la première fois une diminution de la production des ressources énergétiques nationales.

Les livraisons de gaz néerlandais couvrent maintenant près de la moitié de la consommation communautaire (48 % en 1974 contre 46 % en 1973). Le gaz néerlandais a pénétré pour la première fois en Italie dont il assure déjà 9 % de la consommation nationale. En ce qui concerne les importations en provenance de pays tiers, l'année 1974 a été marquée par l'arrivée

de gaz naturel soviétique en Italie et l'arrêt des exportations de la Libye vers ce pays depuis le début d'octobre. En 1974, les gaz algérien, libyen et soviétique représentaient 4 % de la consommation totale de la Communauté contre 3 % en 1973.



NOTRE SOUSCRIPTION PERMANENTE

Janvier - Février - Mars

Weinachter, 10 F; Lopez, 10; Pointout, 25; Teilhac, 10; P. Avrich, 38; Brand, 14; Guignard, 5; Borie, 30; M. Reusco, 5; Malan, 20; P. Magdinier, 300; Sanchez, 5; Cl. Lemoine, 10; Iglésias, 25; R. Esteban, 100; Josette, 20; Yvernel, 5; Dommanget, 20; Hermand, 2,50; Guernoni, 10; Josset, 15; A. Niel, 10; Ch. Melet, 5; Galliot, 5; Juliot, 10; Gast, 25; G.-H. Lib, 175. Caron, 5 F. Total: 914,50 F.

RESUME ADMINISTRATIF

Recettes

En caisse fin janvier	2 471,45	
Souscription	914,50	
Librairie	143,50	
Total	3 529,45	3 529,45

Dépenses

Impression janv., fév., mars	2 670	
Expédition et correspond.	238	
Total	2 908,00	2 908
En caisse fin mars		621,45



ADMINISTRATION — Abonnement annuel : France : 25 F. - Etranger : 30 F. — L'exemplaire : 1,75 F.

Demandes et mandats à : Mme Luce OTTIE - 21, rue des Mathurins, 91570 BIEVRES - C.C.P. Paris 5935-17

DIRECTION — Gaston LEVAL - 33, boulevard Edgar-Quinet, 75014 Paris